

Roman DAROWSKI SJ

LA PHILOSOPHIE DES JÉSUITES EN POLOGNE DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE

ESSAI DE SYNTHÈSE

INTRODUCTION

Ces dernières années, plusieurs travaux sur la philosophie des jésuites en Pologne au XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle ont été publiés. Ceux qui sont écrits en langues plus connues, sont énumérés dans la bibliographie à la fin de cet article. Malgré cela, on ne peut pas dire que cette philosophie soit suffisamment explicite. Mais actuellement, il existe déjà des fondements plus solides pour essayer de créer une synthèse de cette philosophie. Cet essai est d'autant plus fondé que d'après l'opinion de quelques historiens une synthèse doit être faite à chaque étape des recherches¹.

Le présent essai de synthèse traite de la philosophie enseignée du XVI^e au XVIII^e siècle dans les collèges des jésuites en Pologne et en Lituanie qui constituaient alors un seul état – une *République des deux Nations*. Il se rapporte donc au territoire de cet état dans ses frontières historiques. L'article comprend la période de l'arrivée des jésuites en Pologne en 1564 jusqu'à la suppression de leur ordre en 1773.

Dans la philosophie des jésuites de cette époque, il faut d'abord distinguer la philosophie strictement „scolaire”, c'est à dire la philosophie liée directement à l'enseignement, donc la philosophie au sens strict du mot. A part cela, il y eut une philosophie au sens large,

¹ La version polonaise de cet article parut dans l'Archiwum Historii Filozofii i Myśli Społecznej, t. 41 (Varsovie 1996).

contenue dans divers livres écrits par des jésuites et présente aussi dans leurs travaux théologiques, dans leur prédication et dans d'autres formes de leur activité. Comme exemple typique, on peut mentionner ici la philosophie sociale et politique de Pierre Skarga. Or, cette philosophie au sens large est également l'objet de notre attention – à la fin de notre texte.

Si l'on veut étudier comment on enseignait la philosophie, on doit utiliser ces deux lignes principales: 1) examiner les directives sur l'enseignement et 2) rechercher leur application pratique dans les écoles. Dans le texte qui suit, nous tenons compte de ces deux facteurs.

LA THÉORIE DE L'ENSEIGNEMENT – LA *RATIO STUDIORUM*

Nous examinons d'abord les principes, normes et règles établis par les autorités de la Compagnie de Jésus, car c'est sur eux que s'appuyait l'enseignement de la philosophie. Règles et instructions reposaient sur les *Constitutions de la Compagnie de Jésus*, élaborées par saint Ignace de Loyola qui y introduisit les éléments principaux de la pédagogie des jésuites. Il était lui-même fortement influencé par „la manière de Paris” (*modus Parisiensis*) que ses premiers compagnons et lui-même suivirent à Paris pendant leurs études.

Les données sur l'enseignement de la philosophie se trouvent dans les documents suivants:

1) *Constitutions de la Compagnie de Jésus* dont l'auteur est le fondateur de l'Ordre, Ignace de Loyola (+1556);

2) *De artium liberalium studiis* ou *Ratio studiorum*, élaboré de 1565 à 1570 sous le généralat de François de Borgia;

3) Projet de la *Ratio studiorum* élaboré sous le généralat de Claude Aquaviva et imprimé en 1586; la Province de Pologne y contribua pour une certaine part;

4) *Ratio studiorum* imprimé et mis à l'essai en 1591;

5) Version définitive de la *Ratio atque institutio studiorum Societatis Iesu*, édité en 1599 par Aquaviva. Cette *Ratio* fut pour l'essentiel en vigueur jusqu'à la suppression des jésuites en 1773 et même après cette période pour ce qui subsista de l'Ordre en Prusse et en Russie Blanche (Biélorussie). Ce n'est qu'en 1832 qu'elle fut remplacée par la nouvelle *Ratio studiorum* du général Jean Roothaan (l'Ordre des Jésuites fut restauré dans le monde entier en 1814).

Sur une période courte, soit une cinquantaine d'années, puisqu'elle va de 1550 à 1599, on vit apparaître jusqu'à cinq ordonnances universelles d'études, c'est-à-dire destinées à toutes les écoles dirigées par les jésuites dans le monde. On voit ici quelle importance on donnait

à l'enseignement. L'édition et l'impression de deux projets de *Ratio* différents, en 1586 et 1591, prouvent que la Compagnie de Jésus, et spécialement le général Aquaviva, estimaient hautement la collaboration avec les jésuites, directement engagés dans le travail d'enseignement dans divers pays.

L'étude des étapes successives de la naissance de la *Ratio studiorum* atteste que la première période avait tendance à multiplier les règles et à entrer dans les détails; par la suite, sous les réactions de diverses provinces, elle se changea en tendances à limiter les règles et à leur donner une forme assez générale, et dans certains cas à leur reconnaître un caractère facultatif. Les diverses versions de la *Ratio* diffèrent sensiblement entre elles, mais ces différences ne visent que des problèmes secondaires. Les questions essentielles demeurent inchangées dans toutes les versions: durée des études (cours fondamental de trois ans), choix des matières: (logique, physique, métaphysique, éthique, mathématiques), doctrine à suivre (la philosophie d'Aristote), insistance sur l'importance des répétitions et des discussions publiques.

Le but des études philosophiques dans l'Ordre des jésuites fut avant tout la préparation intellectuelle aux études théologiques. Le programme comprenait les disciplines suivantes: logique, philosophie de la nature qu'on appelait *physique*, métaphysique, éthique et mathématiques. Aristote devait être l'autorité doctrinale en philosophie et St. Thomas d'Aquin – en théologie. La philosophie d'Aristote, interprétée par de „bons commentateurs”, devait donc être l'objet des cours. Dans le contexte philosophique, on n'a pas montré explicitement St. Thomas d'Aquin, mais on a recommandé de le traiter avec estime.

La raison d'accepter l'aristotélisme n'était pas seulement parce qu'il prédominait dans la tradition scolaire et parce que l'Eglise lui prêtait son appui, mais aussi parce qu'il offrait un tout solide, une bonne base cognitive et un fondement de l'unité et même de l'uniformité, utiles dans les controverses confessionnelles de l'époque.

Dans l'enseignement de la dialectique, la *Ratio* recommande de se servir des manuels dont les auteurs étaient François de Tolède SJ et Pierre da Fonseca SJ. Outre cela, aucun autre livre ne servit de manuel officiel en vigueur dans toute la Compagnie.

L'ordre des matières et leur thématique principale étaient les suivants: abrégé de logique (dialectique), comme une introduction à la philosophie en général et notamment à la logique, l'*Isagogue* de Porphyre, l'*Organon* d'Aristote, sa *Physique*, *Du ciel* (sommairement), *De la génération et de la corruption*, *Météorologie*, *De l'âme*, *Métaphysique*. A part la physique ou la philosophie de la nature (au cours de la deuxième année d'études qui duraient en tout trois ans), on enseignait

les mathématiques suivant *Les éléments* d'Euclide et certaines questions de géographie et d'astronomie et à part la métaphysique (en troisième année) – la philosophie morale (éthique, politique et économique). C'est ici que l'on commentait le plus souvent l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, sa *Politique* et l'*Économique* de pseudo-Aristote.

Au cours du temps, on introduisait à la *Ratio* certaines modifications, soit pour toute la Compagnie, soit pour telle ou telle Province, surtout en ce qui concernait la dialectique et les mathématiques.

C'était le Général François Piccolomini qui s'y prononça plus longuement en 1651, en promulguant une *Ordinatio pro studiis superioribus* pour toute la Compagnie². Ce document fut une réponse à des plaintes et critiques au sujet de la philosophie alors enseignée, critiques envoyées de diverses Provinces à la Congrégation Générale IX (1649/50) et au général lui-même. Elles concernaient 1) l'inversion arbitraire de l'ordre des disciplines et des problèmes dans l'enseignement, par exemple l'insertion de certaines questions métaphysiques et psychologiques dans la logique; 2) des spéculations exagérées et une minutie de détails dans l'enseignement, au détriment des problèmes importants; en agissant ainsi, les professeurs se situaient en marge de la pratique de la vie; 3) l'exposition des idées, ou bien déjà obsolètes [en particulier de physique traditionnelle, basée en grande partie sur Aristote], ou bien trop avancées [certaines conceptions de Descartes]; 4) l'absence de limites claires entre la philosophie et la théologie, en particulier parce que l'on traitait en philosophie des questions théologiques et inversement.

Piccolomini fut d'avis que ces déficiences ont été causées parce qu'on ne respectait pas convenablement la *Ratio studiorum* et il rappela certaines de ses prescriptions, en particulier au sujet de l'ordre des disciplines et de leur thématique et recommanda d'éviter les spéculations superflues. En outre, il proposa un catalogue de 65 thèses à éviter dans les écoles; quelques-unes sont cartésiennes, d'autres inutilement spéculatives.

Des changements plus grands ont été introduits au milieu du XVIII^e siècle, quand, avant tout, la physique Aristotélicienne ne pouvait pas satisfaire les esprits de cette époque. Ces changements sont survenus dans la discipline philosophique dite *physique* (ou philosophie de la nature) en faveur des sciences naturelles et expérimentales qui alors évoluaient très rapidement.

² Ce document a paru aussi en Pologne: *Ordinatio pro studiis superioribus ex deputatione quae de illis habita est in Congregatione nona Generali a R. P. N. Francisco Piccolomineo ad Provincias missa Anno 1651*. Kalisz 1655, 8°, pp. 37; Le texte officiel dans *Institutum Societatis Iesu*, t. III, Florentiae 1893, p. 235-249.

À la suite des postulats provenant des diverses Provinces de la Compagnie, les Congrégations Générales XVI (1730-1731) et XVII (1751) traitaient expressément de ces problèmes. On demandait notamment d'éviter, d'une part la liberté excessive d'opinions, et d'autre part, de limiter les spéculations et les subtilités métaphysiques. La Congrégation Générale XVI soulignait „qu'il fallait continuer à s'en tenir à la philosophie d'Aristote, aussi dans la philosophie de la nature où il ne faut pas omettre le système péripatéticien concernant les principes et la structure intérieure des corps naturels” [*materia et forma*] (Décret 36). En même temps, elle affirmait que l'érudition dite „amène” (*amoenior illa eruditio*) grâce à laquelle, surtout dans la physique particulière, on présentait et expliquait des phénomènes plus intéressants de la nature”, non seulement n'était pas contraire à la philosophie aristotélicienne, mais qu'elle lui correspondait tout à fait. La Congrégation Générale XVII approuva le décret de la Congrégation Générale précédente, tout en recommandant dans la physique une voie modérée entre les tendances extrêmes. Le Général Ignace Visconti interpréta libéralement la *Ratio*, en affirmant que la prescription de s'en tenir au système d'Aristote dans la physique se limitait pratiquement aux problèmes des formes matérielles absolues et de la réelle efficience des causes³. Il se montra favorable à cultiver la physique expérimentale, bien que sous certaines conditions et laissa une large liberté quant aux questions physiques⁴. En outre, il ordonna de créer dans chaque Province de la Compagnie une commission pour préparer un document concernant les questions discutées, surtout dans la physique, et la doctrine à suivre. En effet, en 1755, apparut *l'Elenchus quaestionum Theologicarum ac Philosophicarum*, approuvé par Visconti pour la Pologne, qui fut le résultat des travaux de la commission⁵. Il est

³ „Statuit [Congregatio Generalis XVII, 1751] etiam in Physica Generali docendum esse et propugnandum systema Aristotelis. Quod ita debet intelligi, ut fixa apud nos sint huius systematis capita quaedam praecipua, ac veluti Doctrinae summa, quae ferme tota in formis materialibus absolutis tum substantialibus, tum accidentalibus, atque in vera causarum efficientia versatur”. Lettre du Général Ignace Visconti aux Provinciaux de Pologne et de Lituanie, Rome, 22 juillet 1752, publiée par L. Piechnik, *Dzieje Akademii Wileńskiej*, IV, Rome 1990, p. 261-269, texte cité, p. 261). Le texte de la Lettre du Général au Provincial de Pologne se trouve aux Archives SJ à Cracovie, ms. 1363, p. 1-6 (copie).

⁴ „Sequitur altera [pars Decreti Congregationis Generalis XVII, 1751], ut in Philosophia tractentur quaestiones et notiones, quae licet Theologicae non sint nec esse debeant, viam tamen complanant et muniunt ad Theologiam scholasticam”. *Ibid.*, p. 262 et 263-264.

⁵ *Elenchus quaestionum Theologicarum ac Philosophicarum Romae ab A. R. P. N. Ignatio Vice-Comite [Visconti] Praeposito Generali Societatis Jesu pro Polona Provincia approbatus Anno 1755*, Lublin 1755, 8°, 47 pages.

significatif que la théologie y occupe 4 pages, la logique et la métaphysique – 4, et la physique – 36 pages. Cet *Elenchus* dont le texte est rédigé pour la plupart en forme d'interrogations donna aux professeurs plus de liberté que l'instruction de 1752. Le document qui succède, l'*Elenchus*, publié en 1761⁶, va encore plus loin.

L'étude de l'application des diverses directives de la *Ratio studiorum* dans les collèges des jésuites de la Province polonaise (et à partir de 1606 aussi de la Province lituanienne) prouve que les versions successives des ordonnances pour toute la Compagnie y furent dans l'ensemble assez bien respectées et appliquées. Les doutes et les difficultés de l'insertion des directives dans la pratique donnaient l'occasion d'y apporter des éclaircissements et de recevoir des instructions particulières d'Aquaviva et de ses successeurs.

DÉVELOPPEMENT DES ÉCOLES

Au XVI^e, les jésuites ont ouvert 4 centres d'enseignement de philosophie: au Collège de Vilna qui, en 1579, sur le décret du roi Etienne Báthory et la bulle du pape Grégoire XIII, a été transformé en Académie (la philosophie déjà à partir de 1571 jusqu'à la suppression de l'Ordre en 1773), ainsi que dans 3 autres collèges (nb. le collège c'est une maison de jésuites avec une école): à Poznań (cours complet de philosophie à partir de 1585), à Braniewo (Braunsberg – à partir de 1592) et à Kalisz (à partir de 1597). En plus de cela, les jésuites de la Province polonaise ont dirigé un collège à Kolozsvár (auj. Cluj en Roumanie) en Transylvanie (la philosophie à partir de 1584 jusqu'à leur bannissement en 1588).

Le développement ultérieur de l'enseignement de la philosophie continue au XVII^e siècle. Les études philosophiques ont été inaugurées dans les villes suivantes: Lwów (Léopol, 1612), Lublin (1617), Nieśwież (1627), Ostróg (1629), Smoleńsk (1644), Sandomierz (1645), Orsza (1645), Pińsk (1646).

En 1700, les jésuites dirigeaient 18 collèges dans lesquels il y avait des cours complets de philosophie et, parmi eux, 12 collèges destinés

⁶ *Elenchus quaestionum tractandarum a Professoribus Philosophiae ab ARPN. Praeposito Generali Laurentio Ricci in usum Provinciae Poloniae Maioris concessus et approbatus a. 1761.* Cfr. S. Bednarski, *Upadek i odrodzenie szkół jezuitckich w Polsce*, Kraków 1933, p. 316-318. – L'auteur a publié un résumé français de son œuvre (538 pages) sous le titre *Déclin et renaissance de l'enseignement des Jésuites en Pologne*, „Archivum Historicum Societatis Iesu”, 2 (Roma 1933), p. 199-223, et un tiré à part.

exclusivement aux étudiants laïques⁷. En 1740, ce nombre a augmenté à 32 dont 25 destinés à la jeunesse laïque. En 1773, l'année de la suppression de l'ordre des jésuites, il existait 41 centres d'enseignement: sur 34 collèges où la philosophie était enseignée, 26 étaient destinés aux jeunes laïques; en outre il y avaient 7 collèges de nobles (Kalisz, Lublin Lwów, Ostróg, Poznań, Varsovie et Vilna) où la philosophie était également enseignée. À part cela, dans quelques collèges qui n'avaient pas de cours complets, on enseignait des éléments de philosophie dans la classe de rhétorique.

Deux à trois mille jésuites enseignèrent la philosophie pendant ces deux siècles. Il est naturel que, parmi eux, se trouvèrent des enseignants éminents, et d'autres médiocres. Uniquement à l'Académie de Vilna, de sa fondation en 1579 jusqu'à 1773, 200 professeurs enseignaient la philosophie.

Les étudiants en philosophie constituaient seulement une partie relativement restreinte de ceux-ci, mais malgré cela, leur nombre était grand. Malheureusement, nous avons peu de données statistiques; celles que nous connaissons sont très fragmentaires.

De ce que nous avons dit il s'en suit que le nombre des écoles de jésuites était relativement grand et l'influence de leur enseignement sur la société polonaise était considérable.

Pendant la période qui nous intéresse, l'Académie de Vilna était l'établissement principal et central des jésuites en Pologne et en Lituanie. Ses professeurs étaient nombreux et son programme d'enseignement le plus riche. Elle joua un rôle remarquable dans l'histoire de la culture polonaise et lituanienne et y apporta également des mérites non négligeables dans la culture philosophique. Elle était, surtout au cours du XVII^e siècle, un centre important de pensée philosophique; elle concourait avec succès avec l'Académie de Cracovie et exerçait son influence sur le territoire de l'état tout entier.

L'Académie de Vilna était en Lituanie. Mais les jésuites voulaient ériger également une académie en Pologne pour pouvoir y conférer et acquérir les grades académiques. D'où leurs fréquentes tentatives de fonder une académie à Poznań et à Lwów. À cause de l'opposition constante de l'Académie de Cracovie, ces essais n'ont pas abouti.

⁷ S. Bednarski, *Déclin et renaissance...*, op. cit., p. 214.

LA PRATIQUE DE L'ENSEIGNEMENT

Suivant la *Ratio studiorum*, les études philosophiques devaient avoir une durée de 3 ans. Si les cours étaient suivis exclusivement par les étudiants laïques, c'est le provincial qui décidait de la durée des études. Les cours étaient habituellement de trois ans dans les collèges où les jeunes jésuites étudiaient. Dans les collèges pour laïques, la durée des cours était habituellement de deux ans.

Le même professeur accompagnait la classe du commencement à la fin des études, en lui donnant des cours dans toutes les disciplines, c'est-à-dire logique, physique et métaphysique. Parfois, il donnait aussi des cours d'éthique, bien qu'un autre professeur fût habituellement désigné pour enseigner l'éthique. Les mathématiques furent enseignées en principe par un autre professeur, spécialement préparé pour cela. On note que certains professeurs – tout au moins quelques-uns – utilisaient dans leurs cours des textes d'Aristote, également en grec. Donc, ils ne se servaient pas exclusivement de manuels.

Des changements fréquents d'enseignants étaient un défaut de ces écoles; la majorité des professeurs enseignait la philosophie durant un seul cours pendant deux ou trois ans.

Le professeur dictait aux auditeurs le contenu essentiel des cours. Avant, pendant et après cela, il expliquait les problèmes et les questions liées au cours. Les étudiants avaient à leur disposition différents manuels. Dans les bibliothèques, on trouvait les éditions des traités d'Aristote (le plus souvent en latin), mais il paraît que seulement les étudiants les plus doués s'en servaient et uniquement de façon sporadique.

On pratiquait un enseignement très varié, sous multiples formes, pour graver plus aisément dans la mémoire des auditeurs le contenu des cours: fréquentes répétitions, interrogations réciproques, différentes discussions et débats (*disputationes*) scolastiques, examens. Ils devaient préparer les étudiants à la future activité publique: diétines, diète (parlement), légations.

Des „académies” ou des groupes d'étudiants, qui se distinguaient par des capacités intellectuelles et des qualités morales, intéressés plus que les autres à la philosophie, favorisaient l'approfondissement des études. Elles organisaient des rencontres sous la direction de leur préfet pour expliquer ultérieurement des questions plus difficiles, faire des exposés (répétitions) supplémentaires de la matière traitée, préparer et prononcer des conférences en liaison avec les thèmes des études, organiser des discussions scolastiques supplémentaires, ordinaires et extraordinaires (solennelles, *actus*).

Les recueils de thèses pour les *disputationes* ont été souvent imprimés, avec le nom de celui qui les défendait, mais souvent sans le

nom du président (*praeses*) de la discussion. Contrairement à des opinions qui parfois persistent encore, les étudiants qui défendaient les thèses, n'en étaient pas les auteurs. Cela résulte d'une part de la *Ratio studiorum*, et d'autre part de la pratique scolaire des jésuites, ainsi que du fait même que les étudiants, après avoir fait deux ou trois ans, d'études n'étaient pas suffisamment préparés pour présenter des thèses propres dans des domaines si abstraits et si difficiles. C'étaient les professeurs dirigeant les cours qui en étaient les auteurs. Et c'étaient eux qui avaient également la charge de préparer et rédiger les thèses. Leurs noms peuvent être établis grâce aux sources (notamment aux catalogues dits *annuels* et *triennals*) conservés jusqu'à nos jours aux Archives Centrales de la Compagnie de Jésus à Rome (abréviation: ARSI). Il n'est pas exclus que les étudiants aient eu une certaine part dans la rédaction des thèses, mais elle était peu importante. Elle pouvait consister par exemple dans le choix de la matière du débat (thèses qui étaient l'objet du cours), dans la formulation stylistique des thèses, leur composition (ordre) – toujours sous la surveillance du professeur.

PRINCIPAUX THÈMES DES COURS

La liste suivante est le fruit et le résultat de recherches d'un nombre important de cours manuscrits. Tout d'abord, Il faut souligner que le contenu et la thématique des cours variaient, notamment suivant la durée des études (2 ou 3 ans), l'époque (fin du XVI^e siècle, XVII^e ou XVIII^e siècle, surtout la seconde moitié de ce siècle) et la personnalité de l'enseignant. La seconde moitié du XVIII^e siècle constitue une période nouvelle. La thématique strictement scolastique diminue, les problèmes de la philosophie de l'époque moderne et des sciences naturelles augmentent nettement. Les cours ont une forme différente d'auparavant (on abandonne souvent la méthode scolastique avec la forme syllogistique). Cela se rapporte avant tout à la philosophie de la nature (physique), mais cela est visible également dans les autres disciplines.

Questions préliminaires

Définition de la philosophie. Logique en tant qu'instrument de la science. Division de la philosophie en théorétique qui a pour but la connaissance de la vérité (physique, métaphysique, mathématiques), et en philosophie pratique dont le but est l'activité conforme aux principes et normes (philosophie morale: éthique, politique, économique). Philosophie comme science. Éléments de la méthode.

Logique

À la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, la logique comprenait la dialectique (abrégé de logique, *summa, summula*) et les commentaires à l'*Isagogue* de Porphyre et à l'*Organon* d'Aristote. Avec le temps, elle se transforme lentement et se divise en logique „mineure” (formelle; *logica minor*) ou dialectique, et en logique „majeure” (*logica maior*) ou philosophie de la connaissance (*philosophia rationalis*). La dialectique était conçue habituellement comme science strictement formelle et la logique elle-même – comme théorie de la connaissance. Les diverses *distinctions* (réelle, de raison, modale etc.) y occupent une place importante.

La logique mineure – la dialectique.

But de cette logique: Diriger correctement les opérations de l'intelligence. Trois opérations de l'intelligence: formation des concepts, la simple appréhension (dans ce contexte on traite largement la définition), formation des jugements (ici développement sur les propositions), raisonnement (développement sur la syllogistique). Signe et mot (*De signo et verbo*) – rudiments de sémiotique. Termes et leurs propriétés (on développait notamment la théorie de la supposition avec les rudiments de sémantique). La méthode.

La logique majeure – la théorie de la connaissance. Les universaux et leurs genres (modes de prédication). Catégories ontiques. Théorie du jugement et de la proposition. Raisonnements, argumentation. La science.

Dans la logique, on traitait également plusieurs questions métaphysiques, surtout les catégories. Dans la seconde moitié du XVII^e et la première moitié du XVIII^e siècle, on discutait souvent les problèmes de la connotation.

Physique = philosophie de la nature

La première partie de la philosophie de la nature, la partie générale ou la physique au sens propre, traitant des principes les plus généraux et les plus universaux des corps naturels (substances matérielles), comprenait d'abord les commentaires à la *Physique* d'Aristote et plus tard elle s'appuyait sur elle. La deuxième partie, plus particulière, dont l'objet était les différentes espèces de corps naturels, se basait sur les traités *Du ciel (et du monde)*, *De la génération et de la corruption*, *Météorologie* et *De l'âme*. On y ajoutait souvent les *Parva naturalia*.

A la fin du XVII^e et surtout au cours du XVIII^e siècle, des discussions et controverses, souvent fortes et passionnées, avec les nouveaux courants de pensée, notamment avec le cartésianisme, étaient fréquen-

tes. Des problèmes surgissant des sciences naturelles qui s'appuyaient sur des recherches expérimentales, apparaissent de plus en plus dans cette discipline. Vers le milieu du XVIII^e siècle, la physique se divise en physique générale et particulière (*physica generalis et particularis*). En même temps, de nouveaux thèmes apparaissent: la physique de Newton, la théorie de l'atomisme dynamique de R. Bošković SJ (1711-1787), notions d'électricité.

Questions préliminaires: définition de la physique, son objet, la physique comme science théorique. Principes des corps naturels: matière prime (*materia prima*), forme substantielle et privation. Le rapport de la matière à la forme. Science et art. Causes des corps naturels (*per se*): matérielle, formelle, efficient, finale. Causes accidentelles (*per accidens*): hasard (*fortuna*), cas, fatalité (*fatum*, destin). Attributs (*affectiones*) des corps naturels: quantité, qualité, lieu, mouvement et changement, action et passion, le temps, le vide. Question d'une extension infinie. Continuum et sa composition de parties (divisibles ou non, différentes opinions). Création du monde dans le temps, nature et attributs du monde (au XVIII^e siècle, on parle beaucoup des „systèmes du monde” (*de mundi systemate*); jusqu'au milieu du XVIII^e, on admet pour la plupart le géocentrisme). Nature „du ciel” et son influence sur la Terre. Origine (génération) et décomposition (corruption) des corps. 4 éléments. Météorologie: phénomènes atmosphériques et astronomiques.

Psychologie (*De l'âme*): Définition de l'âme, ses espèces (degrés de la vie): végétative, sensitive, rationnelle (intellectuelle). Facultés de l'âme et leurs fonctions. Sens externes et internes, connaissance sensitive. L'âme intellectuelle, sa spiritualité et son immortalité. Facultés de l'âme rationnelle: intellect (agent et patient) et volonté; l'acte d'intellection. – Parfois, on commentait également les courts traités d'Aristote sur la nature (*Parva naturalia*).

Métaphysique

Les cours de métaphysique étaient basés sur la *Métaphysique* du Stagirite.

Définition et nature de la métaphysique. L'être comme tel et sa division en *être de raison* et *être réel*. Il se divise encore en actuel et possible. L'objet de la métaphysique est le plus souvent l'être réel, mais dans cette question il y a plusieurs opinions. Analogie (parfois équivocité et même univocité) de l'être. Affections (attributs) transcendentales de l'être: l'unité, le vrai, le bien. La structure de l'être: essence et existence, et la distinction entre elles (pour la plupart, de raison, et non pas réelle). On traite souvent le problème de modalisme (*modi entis*).

Êtres et concepts universaux. 10 catégories d'êtres: substance et accidents. La subsistance. Les principes de l'être, surtout ceux de non-contradiction et du tiers exclu. Le principe d'individuation de la substance.

Dieu, son existence (preuves), sa nature, ses attributs. Dieu et la liberté de l'homme (rejet de la prédétermination physique, admission du concours (*concursus*). Les intelligences (*intelligentiae*: anges et démons).

Au XVIII^e siècle, sous l'influence de la philosophie de Wolff, on admet en général la division de la métaphysique en ontologie, cosmologie, psychologie et théologie naturelle (par exemple chez B. Dobszewicz).

Philosophie morale

L'Éthique à Nicomaque d'Aristote et sa *Politique* étaient le fondement des cours d'éthique et de politique, pendant que dans l'économie on s'appuyait sur l'*Économique* de pseudo-Aristote. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on limitait l'ancienne problématique en faveur des questions entreprises par l'éthique de l'époque moderne; on traitait par exemple certaines questions de droit naturel, de droit des nations (droit international), des passions etc.

Éthique (individuelle). C'est en grande partie une arétologie (en grec ἀρετή, *areté* – vertu): science de former la vie (moeurs, actions) selon les vertus ce qui conduit l'homme à la félicité naturelle. La fin dernière de l'homme: la félicité à acquérir par la pratique des vertus. Facultés et attributs de l'homme comme sujet et matière des vertus et des vices. Nature des vertus et leurs espèces. Vertus intellectuelles et morales. Le droit naturel et positif.

Politique (éthique politique). Elle indique les principes et les normes de gouverner de façon optimale la république (l'état). Le but de l'état: la félicité des citoyens grâce à l'activité conforme aux exigences des vertus, tant dans le domaine moral que dans le domaine intellectuel. Conditions qui le favorisent: situation (géographique etc.) de l'état-cité, climat, état de défense, construction-architecture, etc. Classes des citoyens (métiers). Nécessité d'instruire, surtout la jeunesse pour la préparer à gouverner l'état. Diverses formes de gouvernement (systèmes d'état); le royaume est le plus souvent considéré comme la meilleure forme. Fonctionnaires et conseillers. Causes de la stabilité, du déclin et de la chute des états. La religion [catholique] en tant que fondement de l'ordre de l'état. Diverses questions relatives à la situation en Pologne.

Économique (éthique économique) est conçue comme „moralité domestique” (en grec οἶκος, *oikos* – maison). Principes et normes de bien administrer la maison, la famille et par l'intermédiaire des familles –

la société. Communauté matrimoniale et familiale. Rapports: mari-épouse, parents-enfants, seigneur-serviteurs (sujets). Éducation et instruction des enfants. Questions particulières, par exemple commerce, prêt à intérêts, usure.

Mathématiques

Le programme, au début très restreint, augmente progressivement. À partir du XVI^e jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, on enseignait l'arithmétique, la géométrie et des rudiments de trigonométrie. Dans la première période, on se servait parfois surtout *Des éléments* d'Euclide. On enseignait également un peu de géographie et d'astronomie (notamment „la sphère”). On expliquait aussi différentes „curiosités mathématiques”: on parlait en particulier des instruments mathématiques et astronomiques. Une fois par mois, il y avait une répétition publique de la matière récemment exposée. En outre, quelques fois par an, pendant une rencontre spéciale (par exemple tous les étudiants de philosophie, et de temps en temps aussi de théologie), on expliquait un problème mathématique important, le plus souvent suivi de discussion et parfois même de débat (*disputatio*) scolastique. Avec le temps, surtout à partir du milieu du XVIII^e siècle, la matière était très enrichie par de nouvelles acquisitions de cette science.

ÉCRITS PHILOSOPHIQUES

Pendant les deux siècles d'activité des jésuites, plus de 100 livres, de niveau et valeur différents, et plus de mille recueils imprimés de thèses pour les *disputationes* scolastiques (certains recueils sont très amples et détaillés) ont vu le jour. En outre, il y avait une multitude de cours manuscrits – c'est à dire ce que les étudiants notaient pendant leurs cours quand le professeur leur dictait l'essentiel des leçons. Ces manuscrits ont une valeur spéciale; ils nous permettent de connaître au mieux la philosophie alors enseignée parce qu'ils présentent les leçons de philosophie telles qu'elles étaient en réalité (les imprimés étaient soumis à la censure).

Étant donné que le nombre des collègues était élevé et que dans chacun d'eux un nombre plus ou moins grand d'étudiants faisait leurs études, il faut admettre que pendant ces deux siècles qui nous intéressent ici le nombre de tels „cahiers-ouvrages” était assez élevé. Nous savons maintenant que plus de 1000 *codices* sont conservés à nos jours. Jusqu'à maintenant, ils étaient rarement l'objet de recherches.

PHILOSOPHES LES PLUS CÉLÈBRES

XVI/XVII s. – Marcin (Martin) **Śmiglecki** (*Smiglecius*, 1563-1618), le logicien et l'écrivain philosophique le plus célèbre de l'ancienne Pologne, professeur de philosophie et de théologie à l'Académie de Vilna, auteur de l'œuvre monumentale *Logica Martini Smiglecii [...] selectis disputationibus & quaestionibus illustrata [...]*, Ingolstadt 1618, 4°, 2 volumes, 1632 pages. C'est, à proprement parler, un recueil de vastes dissertations de logique où la métaphysique est largement représentée. Trois éditions ultérieures de la *Logique* parurent à Oxford (1634, 1638, 1658) où elles étaient utilisées comme manuels universitaires. Śmiglecki est également l'auteur d'un traité économico-éthique *O lichwie* (De l'usure), Vilna 1596 (plusieurs éditions postérieures) et des traités théologiques. Les recherches récentes prouvent que „Śmiglecki est l'initiateur d'un courant de métaphysique néoscolastique dont une continuation est en un certain sens la métaphysique de Leibniz et de Wolff”⁸.

XVII – Wojciech **Sokołowski** (1586-1631), professeur de philosophie au Collège des Jésuites à Kalisz, auteur du livre *Decreta prudentissimi Peripatetici Senatus [...]*, Kalisz 1621, folio, 133 pages. Le livre traite de toutes les disciplines philosophiques, mais une attention toute spéciale est portée aux questions éthiques, ce qui était alors relativement rare⁹.

Tomasz **Elżanowski** (1590-1656), professeur de philosophie au Collège des Jésuites à Lwów (Léopol), auteur du traité éthique *Positiones philosophicae de triplici prudentia: ethica, oeconomica, politica*, Jarosław 1623, 4°, 171 pages¹⁰.

Tomasz **Młodzianowski** (1622-1686), auteur des œuvres *Praelectiones metaphysicae et logicae*, Gdańsk 1671, folio, 458 pages; *Praelectiones philosophicae in octo libros Physicorum Aristotelis [...] Insertae sunt et quaestiones magis disputabiles De coelo et mundo*, Leszno 1671, folio, 512 pages; deuxième édition augmentée dans *Integer cursus philosophicus et theologicus*, tomus V, Mayance et Gdańsk 1682, folio,

⁸ Z. Ogonowski, dans: *Zarys dziejów filozofii w Polsce* [Précis d'histoire de la philosophie en Pologne], Warszawa 1989, p. 357. Sur Śmiglecki voir L. Nowak, *Les idées gnoséologiques de Marcin Śmiglecki*, „Organon”, numéro 16/17 (Varsovie 1980/81, p. 135-150; M. Majewski, *Marcin Śmiglecki's Organon Logic*, „Organon”, numéro 18/19, 1982/83, p. 143-159.

⁹ R. Darowski, *Wojciech Sokołowski SJ (1586-1631) i jego filozofia* [W. S. et sa philosophie], Kraków 1995, 64 pages; résumé, p. 61-64.

¹⁰ R. Darowski, *Życie i działalność filozoficzna Tomasza Elżanowskiego SJ (1590-1656)* [Vie et activité philosophique de T. E.], „Studia Philosophiae Christianae”, 15 (Varsovie 1979), numéro 2, p. 51-82; résumé, p. 83.

plus de 1100 pages. – Cette œuvre constitue une exposition exhaustive de la problématique philosophique et théologique de l'époque¹¹.

Wojciech (*Adalbertus*) **Tylkowski** (1625-1695), polyglotte (il connaissait une dizaine de langues), professeur de philosophie et de théologie aux collèges des Jésuites de Braniewo et de Varsovie et de mathématiques à l'Académie de Vilna, auteur le plus fécond (plus de 20 volumes en latin; il publiait aussi en polonais) et le plus universel (quant à la thématique traitée) en Pologne. Dans ses travaux, il s'occupe de philosophie, théologie, droit canonique, physique, astronomie, astrologie, météorologie, géographie, mathématiques, géométrie, médecine, acoustique, agrotechnique, histoire des techniques de guerre etc. Par ses contemporains, il était appelé „le scolastique le plus érudit du XVII^e siècle”. *Philosophia curiosa* (Oliwa 1680-1691, plus de 10 volumes) est son œuvre principale¹².

Son activité et ses livres ont exercé une influence considérable sur la vie intellectuelle en Pologne et ont trouvé plusieurs lecteurs aussi à l'étranger.

Jan **Morawski** (1633-1700), professeur de philosophie au Collège des Jésuites à Kalisz et de théologie au Collège des Jésuites à Poznań, auteur du livre *Totius philosophiae principia per quaestiones de ente in communi*, Poznań 1666, 4^o, 204 pages; deux éditions postérieures *ibidem* et une édition à Lyon en 1688. Il ne publia qu'un seul livre philosophique, mais important; c'est un manuel tout à fait exceptionnel par rapport aux manuels scolastiques de son temps. À l'exemple des conceptions de Morawski, on note comment l'école philosophique des jésuites, dans son évolution immanente, s'approchait lentement de traiter la métaphysique à la manière adoptée plus tard par Christian Wolff dans son ontologie¹³.

¹¹ F. Bargiel, *Tomasz Młodzianowski – w kręgu myśli suarezańskiej* [T. M. – in the Sphere of Suarezian Thought], „Studia Filozoficzne”, 1985, numéro 5-6, p. 81-98; Summarium, p. 98; F. Bargiel, *Tomasz Młodzianowski SJ (1622-1686) jako filozof z kręgu myśli suarezańskiej* [T. M. e Suareziana philosophus schola], Kraków 1987, 240 pages; Summarium, p. 227-231; F. Bargiel, *Thomas Młodzianowski SJ (1622-1686) – insignis Suarezianae philosophiae assecla in Polonia XVII saeculi*, „Forum Philosophicum”, t. 1 (Cracovie 1996), p. 265-277.

¹² F. Bargiel, *Wojciech Tylkowski SJ i jego „Philosophia curiosa” z 1669 r.* [W. T. eiusque „Philosophia curiosa”], Kraków 1986, 197 pages; Summarium, p. 179-183.

¹³ J. Czerkowski, *Humanizm i scholastyka*, Lublin 1992, p. 210, 226; F. Bargiel, *Filozofia Jana Morawskiego SJ (1633-1700)* [Philosophia Joannis Morawski], dans: *Studia z historii filozofii*, sous la direction de R. Darowski, Kraków 1980, p. 116-145; Summarium, p. 144-145; F. Bargiel, *Philosophia Joannis Morawski SJ (1633-1700)*, „Forum Philosophicum”, t. 2, 1997, p. 245-254.

Adam Kwiryn **Krasnodebski** (1628-1702), professeur de philosophie au Collège des Jésuites à Pułtusk et de théologie au Collège des Jésuites à Varsovie, auteur du livre *Philosophia Aristotelis explicata*, Varsovie 1678, 12°, 872 pages. „Bien que cette œuvre soit encore divisée selon le schéma traditionnellement admis dans les commentaires aux traités d'Aristote, elle n'est plus au sens propre un commentaire aux écrits du Stagirite, mais une exposition relativement autonome de toute la problématique philosophique, contenue dans ses traités”¹⁴.

XVII/XVIII – Stefan **Szczaniecki** (1655-1737), professeur de philosophie aux collèges des jésuites à Poznań et Kalisz et de théologie au Collège des Jésuites à Poznań, auteur des livres *Fragmenta philosophiae universae*, Kalisz 1694 (logique, 8°, 294 pages), Lublin 1710 (physique, 4°, 183 pages). En outre, trois larges manuscrits de ses cours comprenant toute la philosophie se sont conservés jusqu'à nos jours¹⁵.

Jerzy **Gengell** (1657-1727), écrivain très fécond, célèbre anti-cartésien et athéographe; parmi ses livres liés à la philosophie sont à mentionner: *Eversio atheismi*, Braniewo (Braunsberg) 1716, 4°, 400 pages; *Gradus ad atheismum*, ibid. 1717, 8°, 100 pages; *De immortalitate animae humanae veritas*, Kalisz 1727, 4°, 136 pages, une monographie exhaustive du problème de l'immortalité.

Kazimierz **Ostrowski** (1669-1732), professeur de philosophie au Collège des Jésuites à Kalisz et de théologie à Sandomierz et Poznań, un philosophe et enseignant de talent, auteur du livre *Singulares universae rationalis scientiae controversiae* (Sandomierz 1719 et 1722, 4°, 233 pages), un manuel clair et compréhensible de logique, écrit aussi sur la base d'observations propres recueillies pendant l'enseignement, comme réponse aux nouvelles aspirations de la jeunesse dans les collèges des jésuites au début du XVIII^e siècle¹⁶.

Adrian **Miaskowski** (1657-1737), professeur de philosophie et de mathématiques aux collèges des jésuites à Poznań et Kalisz. Comme Ostrowski, il prépara, de façon claire et précise, un manuel de dialectique: *Introductio in universam Aristotelis philosophiam, seu dialectica*, Sandomierz 1720, 4°, 286 pages. Cette introduction à la philosophie est l'une des meilleures dans l'histoire de la logique dans l'ancienne Pologne.

¹⁴ Z. Ogonowski, op. cit., p. 360; F. Bargieł, *Adam Kwiryn Krasnodebski SJ (1628-1702) i jego filozoficzne dzieło* [A. K. K. et son œuvre philosophique], „Archiwum Historii Filozofii i Myśli Społecznej”, t. 27, 1981, p. 291-331; Résumé, p. 331-332.

¹⁵ R. Darowski, *Filozofia Stefana Szczanieckiego SJ (1658-1737)* [La philosophie de S. S.], dans: *Jezuicka ars educandi*, Kraków 1995, p. 53-65.

¹⁶ F. Bargieł, *Kazimierz Ostrowski SJ (1669-1732) i jego wkład w unowocześnienie filozofii scholastycznej* [De K. O. eiusque philosophia], Kraków 1990, 52 pages; Summarium, p. 49-50.

XVIII – Aleksander Podlesiecki (1683-1762), professeur de philosophie aux collèges des jésuites à Sandomierz et à Kalisz et de théologie dans différentes villes. Il est un des principaux connotatistes polonais du XVIII^e siècle et se rendit célèbre surtout par sa monographie *Connotata antonomastica* (Sandomierz 1731, 8°, 366 pages) où il traite le problème alors fortement discuté de la connotation (le terme désigne, avec son objet propre, aussi certains de ses attributs) et des éléments constitutifs de l'être (*constitutiva*). À noter aussi qu'il cite abondamment les connotatistes polonais dont les écrits n'existent plus¹⁷.

Jan Kowalski (1711-1782), professeur aux collèges des Jésuites à Lwów et à Ostróg, auteur entre autres d'un dialogue écrit en polonais *Rozmowa o filozofii* [Entretien sur la philosophie] (Lwów 1746, 8°, 94 pages), ainsi que de l'ouvrage *Philosophia peripatetica* (Lwów 1749, 8°, 94 pages). Il défendait, mais de façon pacifique et objective, la philosophie traditionnelle, en indiquant des dangers qui la menacent de la part des courants nouveaux, surtout du cartésianisme¹⁸.

Antoni Skorulski (1715-1777), professeur à l'Académie de Vilna, auteur du manuel *Commentariolum philosophiae* (Vilna 1755, 8°, 260 pages); lui et B. Dobszewicz sont les plus éminents philosophes en Lituanie au XVIII^e siècle. Tout en limitant la problématique strictement philosophique, il prêtait beaucoup d'attention aux courants philosophiques nouveaux et aux sciences naturelles¹⁹.

Stanisław Szadurski (1726-1789), disciple de J. A. Nollet, Cl. Buffier et N. Regnault à Paris, professeur aux collèges des jésuites à Varsovie et à Nowogródek (auj. en Biélorussie), auteur de six ouvrages, notamment *Principia ratiocinandi variis dialogis atque exercitationibus tum Logicis tum Ethicis tum Metaphysicis contenta*, Vilna 1760 (deuxième édition 1761), en forme de dialogues; *Scita philosophica*, sans lieu, 1762. Il est représentant d'une philosophie scolastique dite parfois „modernisée”. Sous l'influence des tendances contemporaines, il est modérément critique envers la tradition scolastique et introduit dans la philosophie plusieurs éléments des sciences naturelles²⁰.

¹⁷ R. Darowski, *Koleje życia i działalność filozoficzna Aleksandra Podlesieckiego (1683-1762)* [Vie et activité philosophique d'A. P.], „Archiwum Historii Filozofii i Myśli Społecznej”, t. 29, 1983, p. 3-20; Résumé, p. 20.

¹⁸ R. Darowski, *Filozofia Jana Kowalskiego SJ (1711-1782)* [La philosophie de J. K.], „Studia Philosophiae Christianae”, 22 (Varsovie 1983), numéro 1, p. 167-186; Résumé, p. 185-186.

¹⁹ R. Darowski, *Poglądy filozoficzne Antoniego Skorulskiego SJ (1715-1777)* [Conceptions philosophiques d'A. S.], Kraków 1996. Résumé, p. 54-58.

²⁰ F. Bargieł, *Stanisław Szadurski SJ (1726-1789)*, Kraków 1978, 314 pages; Résumé, p. 297-304.

Benedykt **Dobszewicz** (1722-1794), professeur à l'Académie de Vilna; il publia *Placita recentiorum philosophorum explanata*, Vilna 1760, 8°, 490 pages; *Praelectiones logicae*, Vilna 1761, 8°, 594 pages. Comme Szadurski, il est représentant de la „philosophie scolastique modernisée”²¹.

Grzegorz **Arakielowicz** (1732-1798), professeur aux collèges des jésuites de Przemyśl et Lublin, auteur d'un large recueil de thèses *Propositiones ex universa philosophia notis illustratae* (Przemyśl et Lublin 1768 et 1771, 4°, 110 pages). Dans la dissertation *De mundi systemate dissertatio cosmologica* (Przemyśl 1768, 4°, 18 pages), il se prononce sans équivoque pour le système de Copernic et démontre que la Bible n'est pas un manuel de sciences naturelles et par conséquent ses énoncés ne doivent pas être pris littéralement. Il exerçait une influence considérable sur des contemporains et postérieurs²².

Des philosophes recensés ici, Śmiglecki, Młodzianowski, Tylkowski et Morawski ont gagné une renommée internationale. Leurs travaux étaient imprimés aussi à l'étranger.

Maciej Kazimierz **Sarbiewski** (1595-1640), auteur de la poétique *De perfecta poësi*, occupe également une place respectable dans l'histoire de l'esthétique européenne²³.

CARACTÉRISTIQUE DE LA PHILOSOPHIE DES JÉSUITES

1. La philosophie des jésuites en Pologne et en Lituanie constitue dans ces pays un courant philosophique à part, provenant de l'Occident, des centres de la pensée des jésuites, surtout de la péninsule Ibérique et d'Italie, en particulier de Rome. C'était le *nouvel aristotélisme jésuite*, appartenant à la *seconde scolastique*, élaboré par des jésuites dans la deuxième moitié du XVI^e siècle²⁴. La philosophie des jésuites était donc un courant à soi et son lien avec les autres courants philosophiques en Pologne était faible. D'où sa différence et une certaine nouveauté.

²¹ F. Bargieł, *Benedykt Dobszewicz SJ (1722-ok. 1794) a odnowa jezuickiej filozofii w Polsce w drugiej połowie XVIII wieku* [B. D. eiusque partes in philosophia Societatis Jesu in Polonia saeculo XVIII renovanda], dans: *Studia z historii filozofii*, Kraków 1980, p. 146-203; Summarius, p. 204-206.

²² R. Darowski, *Grzegorz Arakielowicz SJ (1732-1798) i jego poglądy filozoficzne* [G. A. et ses conceptions philosophiques], „*Analecta Cracoviensia*”, t. 27, 1995, p. 3-12; Résumé, p. 12.

²³ W. Tatarkiewicz, *History of Aesthetics*, Varsovie-La Haye, 3 t., 1970-1974 (index).

²⁴ Voir sur ce thème Ch. H. Lohr, *Les jésuites et l'aristotélisme du XVI^e siècle*, dans: *Les jésuites à la Renaissance*, Paris 1995, p. 79-91.

Au début de cet article, je disais qu'Aristote dut être l'autorité doctrinale dans l'enseignement de la philosophie et Thomas d'Aquin dans celui de la théologie. „Mettant en pratique ces directives, les professeurs jésuites devaient bientôt découvrir qu'il était impossible de transférer simplement au XVI^e siècle l'aristotélisme chrétien dans sa forme médiévale. L'aristotélisme séculier de la Renaissance les obligea à repenser le rapport du Philosophe avec la doctrine chrétienne, d'où l'émergence d'un nouvel aristotélisme jésuite au temps où la *Ratio studiorum* prenait forme définitive”²⁵.

Des professeurs liés au Collège Romain furent les auteurs de ce courant, surtout le Portugais Pedro da Fonseca, auteur d'*Institutiones dialecticae* (Lisbonne, 1564; 53^e [!] éd., Lyon 1625) et de *Commentarii in libros Metaphysicorum* (Rome 1577), l'Espagnol Francisco de Toledo (Toletus), auteur d'*Introductio in dialecticam* (Rome 1591; 18^e éd., Milan, 1621) et de commentaires de la philosophie de la nature, l'Espagnol Benito Pereira *De communibus omnium rerum naturalium principiis et affectionibus* (Rome, 1576), ainsi que l'Espagnol Francisco Suárez, auteur des *Disputationes metaphysicae* (Salamanque, 1597). Cette dernière œuvre n'est pas tellement un commentaire, mais plutôt un nouveau „genre littéraire” dont l'auteur présente la métaphysique de façon systématique comme un tout organique.

La nouveauté de l'**aristotélisme jésuite** consistait surtout dans l'émancipation successive des sciences naturelles et dans la reconnaissance d'une plus grande autonomie aux disciplines philosophiques – tout en retenant la conviction que la Révélation chrétienne et la philosophie d'Aristote s'accordent essentiellement.

2. Quant au **contenu**, la philosophie qui fait objet de cette étude appartient au courant dit *philosophia perennis*. Beaucoup de ces problèmes et solutions ont persisté jusqu'au XIX^e siècle et même au XX^e siècle et existent actuellement dans la philosophie néoscolastique (néothomiste). C'est en principe l'aristotélisme modifié par ses commentateurs postérieurs, surtout par Thomas d'Aquin et par des représentants de la „seconde scolastique jésuite”, surtout par Suárez. Une seule exception connue, au XVI^e siècle, est à Vilna l'Écossais John Hay dont on sait qu'il était scotiste et l'Espagnol Pedro Viana qui était thomiste.

Les thèses suivantes de provenance de Suárez et de l'école suarezienne apparaissent le plus souvent:

1) Les êtres singuliers, concrets, particuliers sont l'objet premier et immédiat de la connaissance humaine, et non pas les êtres universels

²⁵ Ibid., p. 79.

qui sont saisis en second lieu, par inférence médiate; 2) L'être possible ou potentiel n'est pas un être vrai et propre (il n'existe pas hors de l'intellect); 3) Dans les êtres contingents, l'essence et l'existence ne diffèrent pas réellement; il y a entre eux seulement la distinction logique (*distinctio rationis*); 4) La matière *prime* n'est pas une puissance pure, mais elle possède déjà un acte grâce auquel elle puisse – *per virtutem Divinam* – exister sans aucune forme; 5) Il y a des modes de l'être (*modi*) ou des modifications (déterminations) réelles d'un être qui remplissent différentes fonctions dans la structure des êtres (des liens – *uniones* – de l'être), mais en même temps, il y avait également des critiques du modalisme; 6) Le principe d'individuation des êtres n'est pas la matière, mais leur propre entité.

La conscience de la différence de ces deux courants: le thomisme et le suarézianisme se développait et augmentait lentement et jusqu'au milieu du XVII^e siècle n'était pas claire ni évidente. Suárez était alors considéré généralement comme thomiste. A partir du milieu du XVII^e siècle, on distingue déjà ces deux écoles et on les oppose (par exemple T. Młodzianowski).

3. En général, donc, dans la philosophie des jésuites en Pologne prévalent dès le début (dans la deuxième moitié du XVI^e siècle) les conceptions provenant de l'Espagne et du Portugal, spécialement du centre des jésuites de Coïmbre, qui appartiennent à un courant que l'on pourrait appeler le *présuarézianisme* qui faisait partie de la „seconde scolastique jésuite”. Mais ce fut François Suárez (1548-1617), professeur de philosophie et de théologie dans différentes villes d'Espagne, au Collège Romain et à Coïmbre, qui, plus tard, donna à ce courant l'expression la plus marquante et la plus connue, surtout dans ses *Disputationes metaphysicae* (1597). Ces idées, vivement suivies dans la péninsule Ibérique, ont été bientôt implantées en Italie, particulièrement au Collège Romain. Elles sont venues en Pologne notamment par l'intermédiaire du Collège Romain où plusieurs futurs professeurs de philosophie ont fait leurs études et grâce aux livres dont les auteurs étaient surtout Pierre da Fonseca et François de Tolède.

Les premiers professeurs de philosophie en Pologne et en Lituanie au XVI^e siècle étaient ou bien étrangers (surtout Espagnols), ou bien des Polonais qui ont étudié dans les centres des jésuites à l'étranger, ou enfin des Polonais qui étaient disciples des étrangers enseignant en Pologne.

Cette „tendance suarézienne” persistait également plus tard bien qu'elle ne fût pas souvent dans sa forme pure, mais admise de façon sélective et même diversement modifiée (par exemple W. Sokołowski s'opposait ouvertement au modalisme).

Le suarézianisme donc, et non pas le thomisme était le courant prédominant chez les jésuites de cette époque en Pologne – contrairement à d'autres opinions qui se font sentir encore aujourd'hui.

4. Cependant, l'analyse du contenu des cours nous permet à peine d'établir un nombre plus grand de thèses d'une certaine importance qui soient admises par tous ou au moins par la majorité des auteurs. À part cela, il y a des différences dans la façon de traiter les problèmes, dans le nombre de temps et d'espace consacrés à un problème donné (traité sommairement ou développé amplement), dans la composition et l'ordre de questions etc. Grâce à cela, ce courant n'est pas homogène, mais assez diversifié et „pluraliste”. Cette diversité, témoin d'une certaine autonomie, est un indice d'une certaine originalité des auteurs. C'est pourquoi, pour éviter des généralisations peu fondées ou déficientes, chaque philosophe devrait être traité de façon individuelle, ce qui est très difficile et pratiquement impossible dans les travaux de synthèses.

5. Dans les textes philosophiques des auteurs qui nous intéressent ici, on peut en général distinguer quatre éléments qui en sont comme des composantes:

a) Un choix de problèmes et de questions puisés aux œuvres d'Aristote qui d'après la *Ratio studiorum* devaient être l'objet de l'enseignement;

b) Commentaires à ces problèmes, traités dans l'esprit des commentateurs chrétiens qui modifiaient certaines opinions du Stagirite pour les corriger ou concilier avec la pensée chrétienne;

c) Suppléments provenant des professeurs qui successivement – lentement, mais visiblement – ajoutaient au *Corpus Aristotelicum* des problèmes nouveaux et des questions nouvelles, sous l'influence surtout des sciences naturelles, alors en rapide développement;

d) Adaptation de la matière des cours aux exigences, besoins et circonstances du lieu et addition de certaines questions actuelles en Pologne (essais d'actualisation de l'enseignement).

Il va sans dire qu'au cours du temps les relations entre ces composantes variaient considérablement, tout en évoluant de la première (a) à la dernière (d).

6. Quant à la **forme** des cours, au XVI^e siècle, ils restent encore des commentaires (*commentaria* ou *commentarii*), donc des travaux assez strictement liés au texte d'Aristote que l'on commente. Malgré le nom de „commentaires”, il y a déjà en eux plusieurs vues et opinions divergentes d'Aristote. Mais l'on constate une lente évolution vers des *cursus* systématiques de philosophie. Cela est visible surtout dans une

transition de commenter les traités d'Aristote en particulier (séparément), et même chaque livre (*liber I, II, III etc.*), à un traitement plus général et plus universel et d'une certaine façon plus collectif d'une discipline donnée (*in universam logicam, in universam physicam, in universam philosophiam naturalem*). Cela conduisait à une distinction et une délimitation des disciplines philosophiques, ainsi qu'à une dépendance moins prononcée et moins visible d'Aristote. En conséquence, cela menait à l'élaboration de cours (*cursus*) plus indépendants qui avaient parfois l'ambition de présenter la philosophie toute entière du Stagirite (*in universam Aristotelis philosophiam*). Ces essais ont encore moins de liaison avec ses textes. Le nom d'Aristote habituellement n'est pas omis ce qui parfois paraît être l'une des marques de l'orthodoxie philosophique de l'auteur. Au début du XVII^e siècle, la logique et la métaphysique deviennent les disciplines les plus systématisées et cohérentes. En connexion avec ces changements, les divisions du texte en *quaestiones* cèdent souvent la place aux *disputationes*, c'est-à-dire aux unités didactiques assez étendues et développées, divisées souvent en plusieurs *quaestiones*. Au cours des temps, cette philosophie s'éloignait d'Aristote et devenait de plus en plus indépendante et autonome – tant au contenu qu'à la forme²⁶. Depuis le milieu du XVIII^e siècle, prévaut l'ordre des disciplines selon la classification de Wolff. Mais même à la fin de l'époque en question, c'est-à-dire dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, plusieurs éléments d'aristotélisme y sont conservés.

Dans leurs cours, les professeurs employaient en principe la méthode scolastique, y compris la forme syllogistique. La méthode, ou une façon spécifique de parvenir à la conclusion et à la vérité, consistait en particulier dans la présentation de la matière du débat (*disputatio*) en forme d'unités (parties) dites „questions” (*quaestio*). Chaque *question* comprenait souvent le thème en forme d'une interrogation, une réponse préliminaire (affirmation, thèse), explication des concepts, diverses opinions généralement avec leur réfutation, argumentation (souvent plusieurs preuves) en forme syllogistique en faveur de la thèse, conclusions qui en découlaient, questions supplémentaires. Il est évident que, seulement une question pleinement développée, comprenait toutes ces parties que nous venons d'énumérer.

²⁶ *Disputationes metaphysicae* de Suárez de 1597 furent un exemple classique du *cursus*. Mais même lui, il se référait à Aristote, ce qui est visible même dans le titre complet de son œuvre: *Disputationes metaphysicae universam doctrinam duodecim librorum Aristotelis comprehendentes*. L'œuvre contient 54 *disputationes* qui se divisent en sections. L'introduction en Pologne et en Lituanie de la forme de *cursus* se fit avec un retard considérable.

La philosophie était enseignée, rédigée et publiée presque exclusivement en langue latine. Le traité *O lichwie* [De l'usure] de M. Śmiglecki (Vilna 1596), *Uczone rozmowy* [Conversations érudites] de W. Tytkowski (Warszawa 1692) et *Rozmowa o filozofii* [Entretien sur la philosophie] de Jean Kowalski (Lwów/Léopol 1746) et d'autres moins importants y appartiennent à de rares exceptions.

7. Bien que les professeurs fussent bien préparés à étudier les textes d'Aristote lui-même en traduction latine (certains également en grec) et bien que ces textes, en général, leur fussent accessibles, ils n'en faisaient que rarement usage. Dans leurs cours, surtout dans la seconde moitié du XVI^e et dans la première moitié du XVII^e siècle, ils s'appuyaient habituellement sur des manuels publiés à l'étranger, surtout par Pierre da Fonseca et François de Tolède, sur les manuscrits des cours qu'ils ont suivis eux-mêmes lors de leurs études, ou enfin sur des manuscrits qu'ils ont faits venir de l'étranger, surtout du Collège Romain. Le même professeur accompagnait les étudiants, du début à la fin de leurs études, c'est-à-dire il leur enseignait, de la première à la troisième année. Le professeur dictait aux étudiants les parties essentielles du cours. Les multiples genres de *disputationes* scolastiques jouaient un rôle important dans le processus de l'enseignement et de l'éducation.

8. Au XVII^e siècle, des travaux imprimés, assez importants, consacrés à l'éthique dont les auteurs furent W. Sokołowski, T. Elżanowski et W. Tytkowski, ainsi qu'un manuscrit intéressant de J. Korman, professeur d'éthique à l'Académie de Vilna (1679-1686), attirent l'attention de l'historien. D'autre part, l'absence de la problématique éthique chez les principaux représentants de cette philosophie, également au XVIII^e siècle, est surprenante. Cela résulte du fait que l'éthique fut enseignée habituellement par d'autres professeurs que ceux de logique, de physique et de métaphysique. Mais indépendamment de cela, nous avons relativement peu de textes éthiques bien que l'éthique fût en règle l'objet des cours²⁷.

Le problème de la connotation fut vivement discuté dans la seconde moitié du XVII^e et dans la première moitié du XVIII^e siècle. Comme nous l'avons signalé plus haut, A. Podlesiecki fut le principal connotatiste polonais. Il faut mentionner également Józef Andrzejewicz (1665-

²⁷ Les textes importantes d'éthique politique ont publié entre autres: Elias DOWBAROWICZ, *Homo politicus seu civilis* (Brunsberga-Braniewo 1664, folio, 52 pages) et Zachariasz MODZELEWSKI, *Theses ethico-politicae de societate humana tam domestica quam civili* (Vilna 1690, 4^e, 50 pages).

1739), l'auteur d'une monographie *Dissertatio philosophica de connotatis et constitutivis denominationum* (Lwów 1727, 8°, 240 pages).

9. Au XVIII^e siècle, nous sommes témoins des tensions aiguës et des controverses violentes entre la philosophie dans sa forme traditionnelle et les partisans de la philosophie „nouvelle” (*philosophia recentiorum*). Dans ce contexte, on posait le problème du sens de la philosophie scolastique pour la foi et la religion en général et l'on se demandait quelle place devait occuper la pensée chrétienne dans toute la culture de l'époque. Les jésuites, persuadés que la philosophie jusqu'alors en vigueur, ainsi que toute la vision chrétienne du monde était exposée au danger venu de courants nouveaux, au début se mirent à défendre résolument et fortement les positions traditionnelles et rejetèrent toute nouvelle philosophie, et en particulier celle de Descartes. Gengell fut le représentant principal de cette tendance et il exerça une grande influence sur plusieurs anticartésiens jésuites.

Cependant, vers le milieu du XVIII^e, plusieurs jésuites prirent conscience qu'il fallait essayer de concilier leur philosophie, surtout en ce qui concernait la philosophie de la nature, avec les sciences naturelles qui se développaient de plus en plus rapidement. Ils commencèrent ensuite à assimiler certaines réalisations nouvelles de ces sciences et modifier lentement leurs conceptions. Grégoire Arakielowicz a publié même en 1768 à Przemyśl une dissertation *De mundi systemate dissertatio cosmologica* dans laquelle il défendait le système astronomique (planétaire) de Copernic et prouvait que l'application de l'interprétation littérale de l'Écriture sainte pour résoudre les questions physiques et astronomiques était dénuée de fondement. Ce processus a conduit peu à peu à limiter considérablement la spéculation en faveur des sciences fondées sur l'expérience (par exemple chez S. Szadurski et B. Dobszewicz). Il en suivait une diminution successive du temps destiné à la métaphysique en faveur de la philosophie de la nature et de la nouvelle physique, si bien que, parfois, la métaphysique était réduite au minimum.

10. L'un des principaux défauts de la philosophie de la nature semble être le maintien tenace, pendant longtemps – de la physique et de l'astronomie Aristotéliciennes, ce qui ne facilitait ni la réception par la philosophie de nouvelles acquisitions des sciences naturelles, ni le développement de ces dernières. La métaphysique est restée la discipline la plus cohérente et la plus stable, et elle a passé victorieusement l'épreuve du temps. L'éthique était moins développée; sa problématique était limitée et parfois traitée de façon superficielle.

11. Le retour à Aristote contribua à une prise de conscience plus nette de la différence entre la philosophie et la théologie et les méthodes propres à chacune d'elles, d'où l'on reconnut une plus grande autonomie à la philosophie, bien qu'elle fût orientée vers la théologie. Malgré cette tendance générale à délimiter la philosophie de la théologie, tant au contenu qu'à la méthode, et malgré des affirmations au sujet de l'autonomie de la philosophie comme science (qui paraissent dans les versions successives de la *Ratio studiorum* et dans les énoncés des enseignants eux-mêmes, notamment quand ils expliquent la définition et les propriétés de la philosophie) la pratique était parfois différente. L'influence de la théologie sur la façon de cultiver la philosophie est quelquefois visible dans le choix des problèmes et dans certaines solutions. Tout d'abord, la théologie inspire certains philosophes à prendre en compte et traiter certaines questions qui font l'objet d'elle-même. Ici on trouve par exemple: la problématique de Dieu qui est largement traitée, l'essence de Dieu, la création du monde par Dieu dans le temps, les relations, le rapport de la nature à la personne dans le contexte de la Sainte Trinité, substance et accidents dans la doctrine de l'Eucharistie, l'existence et les attributs de l'âme humaine. On sent que la théologie constituait la *norme négative* pour la philosophie.

12. Que la philosophie des jésuites fût étroitement liée au Stagirite ne voulait pas dire qu'il fallait suivre toutes ses conceptions. Les versions successives de la *Ratio studiorum* recommandent en effet d'éviter „les opinions inutiles, obsolètes, absurdes, manifestement fausses”²⁸ et de s'intéresser à de nouveaux courants et de nouvelles idées, pourvu qu'elles soient solidement fondées²⁹. Cette liberté relative favorisait du reste la renaissance de la philosophie, dite *seconde scolastique*; les jésuites – surtout Suárez – y jouèrent un rôle important. L'enseignement de la philosophie dans les collèges de jésuites en Pologne et en Lituanie faisait souvent usage de cette liberté.

13. Dans différents collèges, on enseignait la philosophie aux jeunes jésuites, à d'autres religieux, aux séminaristes diocésains et aux jeunes laïques internes et externes. Leur nombre – suivant les années – variait; à Vilna et à Poznań, on comptait toujours quelques dizaines d'étudiants, ailleurs, il y en avait généralement moins. L'influence

²⁸ „Opiniones inutiles, obsoletas, absurdas, manifesto falsas non adducat [...]”. *Ratio studiorum*, Roma 1599, *Regulae communes omnibus professoribus superiorum facultatum*, reg. 7.

²⁹ Par exemple, la *Ratio studiorum* de 1586 recommande l'opinion suivante qui était alors nouvelle: „Materia prima habet propriam existentiam, seu actum entitativum”.

qu'exerçaient les centres d'études philosophiques était donc différenciée, suivant le nombre d'étudiants et des ouvrages publiés. Il va sans dire que le Collège de Vilna, transformé en 1579 en Académie, occupe ici une place spéciale. Son influence s'étendait presque sur tout le territoire du pays et l'Académie de Vilna concourait avec succès avec l'Académie de Cracovie. Le Collège de Poznań avec ses aspirations à être transformé – lui aussi – en Académie se situait au second rang. L'influence des autres collèges était moins importante.

14. La philosophie des jésuites exerçait une influence également sur d'autres centres d'études philosophiques en Pologne. À l'Académie de Cracovie, le principal centre du pays, les influences de la philosophie de Suárez sont visibles surtout dans la première moitié du XVII^e siècle (par exemple on faisait venir ses livres de l'étranger). Les jésuites polonais y ont contribué par ce qu'ils enseignaient et propageaient ses conceptions. En 1603, ils ont publié à Kalisz *La dialectique* de François de Tolède, appartenant au courant dit plus tard „suarézien”.

15. La lecture et l'étude des travaux imprimés et spécialement des cours qui sont restés en manuscrits, surtout du XVII^e siècle, nous convainc que la formation philosophique, particulièrement logique, des professeurs et aussi des étudiants était souvent très approfondie et même excellente. Dans certains textes, surtout dans des cours manuscrits de logique (dialectique), on trouve même les germes et les premiers éléments de branches de la logique contemporaine, par exemple de la logique des propositions, de la logique des collections, de la logique modale, de la théorie de la conséquence logique, de la sémiotique et de la sémantique. Cette philosophie, bien qu'on puisse lui reprocher divers défauts, constituait tout de même une école magnifique de penser.

16. L'analyse de la philosophie, enseignée dans les collèges des jésuites en Pologne, et les comparaisons sélectives de cette philosophie faites avec la pensée occidentale semble justifier la conclusion que cette philosophie ne s'éloignait pas du niveau moyen de la philosophie européenne de cette époque-là.

17. Nos recherches ne confirment pas l'opinion, généralement admise après la publication de l'oeuvre de Stanislas Bednarski *Déclin et renaissance de l'enseignement des Jésuites en Pologne*³⁰ sur le déclin et

³⁰ S. Bednarski, *Upadek i odrodzenie szkół jezuickich w Polsce*, Kraków 1933, cfr. la note 6.

la renaissance des écoles de jésuites en Pologne au XVIII^e siècle. Elle est, certes, vraie dans d'autres domaines, surtout dans les sciences naturelles, particulièrement en physique et en astronomie. Mais quant à la philosophie de cette époque, cette opinion ne peut pas être acceptée. Il est difficile de qualifier de „déclin”, puis de „renaissance”, ce qui se passait au XVIII^e dans le domaine de la philosophie. Il n'y eut, ni déclin, ni renaissance visibles. Les modifications et les innovations introduites dans l'enseignement, approximativement à partir du milieu du XVIII^e siècle, consistait principalement à limiter la problématique strictement philosophique, en faveur des sciences naturelles, surtout de la physique et de l'astronomie. C'était un avantage pour la physique, mais une perte et un dommage pour la philosophie proprement dite, notamment pour la métaphysique. Naturellement, la philosophie – indirectement – gagnait aussi quelque chose, par exemple on remplaçait plusieurs questions de la physique et de l'astronomie périmées d'Aristote par des recherches et découvertes nouvelles, mais cela ne justifiait pas encore que l'on puisse parler d'une **renaissance de la philosophie**.

LA PHILOSOPHIE CIVIQUE

Nous disions déjà que dans la philosophie des jésuites de cette époque, il fallait distinguer la philosophie strictement „scolaire” et la philosophie au sens large du mot. La première fut liée directement à l'enseignement, c'était donc la philosophie au sens strict du mot. À part cela, il y eut un domaine vaste et important, c'est à dire la philosophie qui n'était pas liée directement à l'enseignement dans les écoles, mais ses racines remontaient également à l'enseignement scolaire. Cette philosophie au sens large du mot, la philosophie dite parfois *civique*, inspirait l'activité de plusieurs jésuites et de leurs élèves. Elle était contenue dans divers livres écrits par des jésuites, non seulement des livres de philosophie, mais aussi de théologie, de droit etc. Elle était présente aussi dans leur prédication et dans d'autres domaines et formes de leur activité. Comme exemple typique, on peut mentionner ici la philosophie sociale et politique de Pierre Skarga.

Il s'agit ici en particulier de la philosophie sociale, économique et politique. On la voit notamment dans les conceptions relatives à la philosophie de l'état et du droit. Dans ce contexte, on peut se demander entre autres le rapport des jésuites polonais à la philosophie politique de Suárez et de Bellarmin. Par exemple, dans quelle mesure assimilent-ils leurs idées? Quand et pourquoi s'en éloignent-ils et les abandonnent? Quel est leur rapport au parlementarisme polonais et à ses défauts, leur rapport à propos de la tolérance, ou de la question paysanne etc.

Peu de recherches ont été faites dans ce riche domaine. On note ici un manque de travaux analytiques et par conséquent aussi synthétiques. Ce vaste champ attend encore des chercheurs³¹. C'est pourquoi nous ne pouvons que signaler certaines questions.

Selon les jésuites, la République (*Res publica*) doit avoir un bon système social et politique et un bon gouvernement. „Le bon système politique – écrit W. Sokołowski – c'est un système dans lequel le souverain (qu'il soit seul, en petit nombre ou plusieurs) reconnaît qu'il a reçu non pas le pouvoir sur ses sujets, mais leur tutelle; que la république n'est pas sa propriété, mais qu'il appartient lui-même à la république [...] dans laquelle le souverain ne cherche pas son propre bien, mais se rejouit de l'équité publique”³².

Les jésuites optaient en général pour la monarchie: héréditaire ou élective, tout en observant les avantages et les inconvénients de ces deux modes d'élire les autorités de l'état. La monarchie était considérée comme le système le plus ancien, vérifié dans le passé, existant dans le monde des animaux, favorisant l'unité et l'efficacité du gouvernement et de l'administration. Pour la plupart, ils se prononçaient pour la monarchie, dans une mesure constitutionnelle. Ils postulaient le renforcement des pouvoirs du roi afin que l'administration puisse être plus efficace. Cependant, le pouvoir royal doit être toujours soumis aux lois (à une constitution). Ils attribuaient un rôle important aux sages conseillers et fonctionnaires consciencieux.

Parmi les vertus qui devaient distinguer le souverain, on nommait le plus souvent: la prudence, la justice et la foi [catholique]. Il devait également promouvoir l'éducation et les écoles. Une attention spéciale est exigée de lui dans les questions concernant la défense du pays et les guerres. Dans les questions judiciaires, il devait se distinguer par une justice irréprochable.

Quelle était l'attitude des jésuites en face de l'union de deux nations dans un seul état polono-lituanien? En général, ils étaient presque tous favorables à cette union et à sa continuation, en la considérant comme

³¹ Un bon commencement a été fait par S. Obirek SJ dans ses deux travaux: 1) *Wizja państwa w nauczaniu jezuitów polskich w latach 1564-1668*, Kraków 1995, 71 pages; Summary: *The Vision of the State in the Teaching of the Polish Jesuits in 1564-1668*, p. 69-70; 2) *Jezuicka filozofia państwa w Polsce w latach 1564-1668*, suivi d'un large résumé anglais: *Jesuit Philosophy of State in Poland, 1564-1668*, dans „Forum Philosophicum”, t. 1, Cracovie, p. respectivement 235-255 et 256-263;

³² „Politiam bonam appello, in qua Princeps, sive unus sit, sive pauci, sive multi, recognoscit non potestatem sibi in suos traditam, sed tutelam concessam; neque enim suam Rempublicam esse, sed se Reipublicae [...], in qua Princeps non proprium intendit bonum, sed publica delectatur aequitate”. W. Sokołowski, *Decreta Prudentissimi Peripatetici Senatus* (Kalisz 1621, n. 116).

avantageuse pour les deux nations. Cependant les jésuites lituaniens et d'origine lituanienne semblent montrer moins d'enthousiasme pour cette question que les jésuites polonais. Ce processus semble augmenter avec le temps, au fur et à mesure que la conscience de *l'identité nationale* de certains Lituaniens croît. Il y a eu également, parfois, des voix critiques.

Les jésuites étaient conscients des défauts du système politique et social de cette époque-là et dénonçaient les dangers qui menaçaient l'état; ce fut surtout Skarga qui en était le protagoniste. Ils étaient d'avis que la cause principale des défauts du système était la question paysanne qui ne fut pas résolue et la limitation des droits des habitants des villes. Ils attiraient l'attention du vaste public sur le fait que la cause des troubles dans le pays étaient souvent des groupuscules à buts divergents, qui ne respectaient pas le bien commun.

Pierre Skarga fut le principal représentant de ceux qui, dans leur activité, s'occupaient des affaires publiques. Mais compte tenu du caractère spécifique de son activité, surtout celle d'écrivain et de prédicateur, il est difficile de trouver chez lui des formules précises et des définitions des questions en cause.

Selon Skarga, le plein pouvoir du monarque dans les affaires civiles ainsi que le pouvoir de l'Eglise catholique dans les questions de la foi sont les fondements de la puissance de l'état. Skarga est partisan de la monarchie, comme système qui est conforme à la doctrine catholique et à la raison. Il postule que le pouvoir du roi soit renforcé; le roi doit accéder au trône plutôt par hérédité. Cependant, il est contraire à *l'absolutum dominium*, et il considère les lois comme condition essentielle de la vie sociale. Il se prononça en faveur de l'amélioration du système judiciaire et du renforcement du pouvoir exécutif. Il fut d'avis qu'il fallait limiter les privilèges de la noblesse et demanda la protection légale des paysans et l'amélioration de leur sort.

La question paysanne fut l'objet d'intérêt, de souci et de sollicitude de plusieurs jésuites, surtout dans la prédication (Jacques Wujek, Constantin Szyrwid, Jacques Olszewski, Alexandre Lorencowicz et d'autres). Parmi ceux qui ont traité ces questions de façon plus ou moins systématique, sont à nommer les suivants:

Martin Śmiglecki dans son traité *O lichwie* [De l'usure] (à partir de la 5^e édition en 1607) défend les paysans contre les obligations exagérées qui leur ont été imposées par leurs seigneurs (la corvée). Il postule qu'ils puissent retrouver la liberté, aussi pour pouvoir se déplacer librement (question de la liberté personnelle). Matthieu Bembus (1567-1645) désapprouvait et critiquait l'oppression politique des habitants des villes et la servitude des paysans. Jean Chądzyński dans son traité conservé manuscrit *Compendium de iure et iustitia* (1647) postule pour les paysans le droit de la propriété des biens qu'ils

ont acquis et demande qu'on améliore leur condition difficile. Dans l'écrit *Discurs kapłana jednego [...]* [Discours d'un prêtre] qui a le caractère d'une lettre ouverte adressée à la société, le même auteur présente la situation tragique des paysans et les défend ouvertement et fortement.

Aron Alexandre Olizarowski (env. 1610-1659), ex-jésuite (il quitta l'Ordre après avoir fait ses études de philosophie à Pułtusk en 1633-1636), professeur de droit canonique et civil à l'Académie de Vilna (à partir de 1644), dans son livre *De politica hominum societate* (Gdańsk 1651), défend, de façon exceptionnellement courageuse, les droits humains et civiques des paysans violés par la noblesse. Il se montre un penseur ouvert et pénétrant dans les questions sociales et politiques de l'époque. Son œuvre fut en Pologne le premier exposé systématique de la science de la société et de l'état, exposé qui se caractérisait par une interpénétrabilité marquante et un grand souci d'amélioration de la société, surtout de son éducation. Dans la question de la forme de gouvernement, il se prononce pour la monarchie héréditaire.

Szymon Majchrowicz est l'auteur de l'œuvre *Trwałość szczęśliwa królestw albo ich smutny upadek wolnym narodom przed oczy stawiona* [La stabilité bénéfique des royaumes, ou bien leur triste déclin, présentés aux yeux des nations libres] (Lwów 1764). C'est un traité de vulgarisation, très détaillé, de l'éducation en général, mais aussi de l'éducation civique, destiné pour le vaste public de la noblesse polonaise, écrit du point de vue catholique, mais tenant compte souvent des exigences de la raison et de la prudence.

Il va de soi que les jésuites considéraient la religion catholique comme fondement de l'ordre social et moral et comme l'élément permettant d'unifier et de consolider l'état. C'est pourquoi, ils s'opposaient fermement à la dissidence, bien que leurs rapports aux dissidents eux-mêmes (comme hommes) fussent bien différents: on distinguait l'erreur et l'errant. À la demande, s'il faut punir les fauteurs de troubles dans ce domaine, plusieurs (par exemple W. Sokołowski) répondaient: si quelqu'un – étant non orthodoxe – provoque publiquement la confusion, des troubles et des scissions dans les questions confessionnelles, un tel doit être puni. Mais si quelqu'un à titre privé nourrit des opinions erronées sur Dieu, il requiert d'être instruit plutôt que puni³³.

³³ W. Sokołowski, *Decreta*, op. cit., n. 163: „Dico igitur, si quispiam turbo publice de Deo, et receptis sacris male sentiat, et alios ad sentiendum, qua suasionem, qua minis, qua corruptione aliqua compellat, puniatur. Melius est, ut pereat unus, quam unitas. [...] Si autem Erronum aliquis privatim de Deo sibi malus male sentiat, Doctorem non tortorem adhibeo”.

TÂCHES POUR L'AVENIR

La philosophie des jésuites en Pologne et en Lituanie requiert des recherches ultérieures. Les besoins les plus urgents pour l'avenir sont les suivants:

1. Présentation plus exhaustive et approfondie de M. Śmiglecki et W. Tytkowski.
2. Étude ultérieure de la philosophie civique.
3. Recherches ultérieures de cours manuscrits et de recueils de thèses.
4. Préparation d'une synthèse plus élaborée et approfondie de cette époque sur le fond philosophique polonais et européen.

Ces travaux ne devraient pas changer essentiellement l'image qui a été esquissée plus haut.

BIBLIOGRAPHIE

La liste des articles en langues étrangères plus connues qui traitent directement notre sujet.

- Bargieł F., *Thomas Młodzianowski SJ (1622-1686), insignis Suarezianae philosophiae assecla in Polonia saeculi XVII*, „Forum Philosophicum”, t. 1 (Cracovia 1996), p. 265-277.
- Bargieł F., *Philosophia Joannis Morawski SJ (1633-1700)*, „Forum Philosophicum”, t. 2, 1997, p. 245-254.
- Darowski R., *Diego Ortiz S.J. (1564-1625), profesor de filosofia en Polonia*, „Pensamiento”, 39 (Madrid 1983) n. 154, p. 149-163.
- Darowski R., *État actuel des recherches sur l'enseignement de la philosophie dans les collèges des Jésuites de Pologne du XVI^e au XVIII^e siècle*, „Archivum Historicum Societatis Iesu”, 46 (1977) p. 388-398.
- Darowski R., *First Aristotelians of Vilnius*, „Organon”, n. 15, Warszawa 1979, p. 71-79 [Hay, Viana, Kraker].
- Darowski R., *Gorgonius Ageison SJ (1604-1665), Professor an der Wilnaer Akademie*, „Zeitschrift für Ostforschung”, 28. Jahrg. (1979), Heft 2, p. 256-269.
- Darowski R., *John Hay, SJ, and the Origins of Philosophy in Lithuania*, „The Innes Review”, 31 (Glasgow 1980) n. 1, p. 7-15.
- Darowski R., *Nuevas fuentes de la actividad filosófica de Diego Ortiz, S.J. (1564-1625) en Polonia*, „Pensamiento”, 42 (1986), n. 168, p. 468-472.

- Darowski R., *Pedro Viana, S.J. (1549–1609) y su actividad filosófica en Polonia*, „Pensamiento”, 35 (1979) n. 140, p. 425–443.
- Darowski R., *La philosophie dans les collèges des Jésuites en Pologne au XVI^e siècle*, „Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie”, Bd. 43 (1996), Heft 1/2, p. 154–170.
- Darowski R., *Die philosophische Tätigkeit von Johannes Klein SJ (1556–1601)*, „Gregorianum”, 66 (1985) fasc. 2, p. 315–331.
- Darowski R., *Renaissance Latin Aristotle Commentaries Written by Jesuits in Poland: A Supplement to Lohr's <Latin Aristotle Commentaries>*, „Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie”, Bd. 40 (1993), Heft 1–2, p. 169–180.
- Darowski R., *Richard Singleton, S.I. (1566–1602), first Professor of Philosophy at Braniewo*, „Gregorianum”, 62 (1981) fasc. 1, p. 159–172.
- Encyclopédie philosophique universelle*. Vol. III, t. 1, Paris 1992: A. K. Krasnodębski, p. 1250–1251; T. Młodzianowski, p. 1349; J. Morawski, p. 1343; M. K. Sarbiewski, p. 1448; P. Skarga, p. 840–841; M. Śmiglecki, p. 1468–1469; W. Tylkowski, p. 1516. – Textes préparés par J. et W. Jadacki.
- Lohr Ch. H., *Latin Aristotle Commentaries*. Vol. 2: *Renaissance Authors*, Firenze 1988.
- Majewski M., *Marcin Śmiglecki's Organon Logic*, „Organon”, n. 18/19, Warszawa 1982/83, p. 143–159.
- Nowak L., *Les idées gnoséologiques de Marcin Śmiglecki*, „Organon”, n. 16/17, Warszawa 1980/82, p. 135–150.
- Obirek S., *Jesuit Philosophy of the State in Poland, 1564–1668*, „Forum Philosophicum”, t. 1 (Cracovia 1996), p. 256–263.
- Voisé W., *The Career of Polish Neo-Aristotelian: Smiglecius*, „Archives internationales d'histoire des sciences”, 29 (Wiesbaden 1979) n° 104, p. 23–27.

Je signale également que mon livre *Filozofia w szkołach jezuickich w Polsce w XVI wieku* [La philosophie dans les collèges des jésuites en Pologne au XVI^e siècle], Cracovie 1994, 450 pages, contient un large résumé français (p. 411–437).

Remerciements

L'auteur remercie Madame Irène Rozek de Montceau-les-Mines et Madame Irène Chifflet d'Autun d'avoir généreusement revu et corrigé le texte français de cet article.

Roman DAROWSKI SJ

**FILOZOFIA JEZUITÓW W POLSCE
OD XVI DO XVIII WIEKU
PRÓBA SYNTEZY**

Powyższy artykuł jest nieznacznie zmienioną, francuską wersją artykułu, który ukazał się po polsku w roczniku „Archiwum Historii Filozofii i Myśli Społecznej”, t. 41, 1996.